

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — Etats-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VII.

No. 23.

Prix du numéro, 7 centins. — Annonces, la ligne, 5 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 8 JUIN 1876

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces: Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.—GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

SOMMAIRE

Neuf jours chez un Trappeur.—Chronique des Dames.—Nécrologie.—Vingt mille lieues sous les mers (suite).—Quebec past and present.—Nos Gravures : Sainte Cécile ; Inauguration du parc Mont-Royal.—Nouvelles générales.—Revue Européenne.—Bonheur et longévité.—Chronique agricole.—L'incendie du faubourg Saint-Louis à Québec.—Poésie : l'Héroïne de Verchères.—Rosalba ou deux amours, épisode de la révolution de 1837 (suite et fin).—Enigmes, charades, problèmes, questions, etc.—Faits divers.—Le jeu de dames.—Prix du marché de détail à Montréal.

GRAVURES : Sancta Cœcilia ; L'inauguration du parc Mont-Royal, le 24 mai.

NEUF JOURS CHEZ UN TRAPPEUR

Le temps de dénouer les cordons de mes raquettes, de réchauffer un peu mes doigts gourds, et sans plus tarder je vous écris le récit de notre dernière excursion au *Lac-des-Neiges*.

Nous quittons le village huronnel de la Jeune-Lorette, le dix mars, un vendredi s'il vous plaît. Un vendredi ! vous voyez déjà ce qu'il doit en retourner. Le monde des commères et des niais en était tout bouleversé. Nous partions quand même. Eh donc ! la terre qui a toujours un œil ouvert et l'autre fermé, fait-elle de mauvais rêves, ce jour-là plutôt qu'un autre ? La tête sous un bonnet de glace, les pieds paralysés à l'autre pôle sous d'autres glaciers éternellement immobiles, les entrailles brûlées par un sinapisme tropical, ce pauvre globe endolori, si roulant sur sa couche elliptique, doit fort peu se soucier de nous faire de bons ou de mauvais jours. Si les vendredis ne sont pas tous couleur de rose, ils n'ont pas pour cela grand chose à envier à leurs six autres frères, issus d'une mère commune, madame la Semaine. —Allons donc !

Oh ! parbleu ! nous allions aussi, et grand train encore, sur la route de *Stoneham*, brulant un chemin de glace, au trot de deux vigoureux chevaux, sortis frais, du matin, des écuries de M. Charles Boutelet, de la *Longue-Queue*.

Le lac Saint-Charles, que nous cotoyons, a la forme d'un binoche, régulièrement ovale, dont le joug est déterminé par une pointe de terre étroite qui partage cette nappe d'eau en deux ellipses de grandeur à peu près égale. Nous coupons une cornière des deux vers, ou, pour mieux dire, des deux *glaces*, en même temps que la presqu'île qui la divise, suivant une course Nord quart N.-E.

Voici l'église protestante de *Stoneham*, petit bâtiment de forme exigüe, dont on devine la destination par sa solitude. Tout à côté, je remarque un beau marbre, une pierre tombale et quelques cippes funèbres émergeant péniblement d'une épaisse couche de neige. Un peu au delà, deux allées bordées de sapins conduisent à la résidence du ministre, agréablement située sur une colline, qui domine la petite rivière Huron. A mesure que nous avançons, les terres nous paraissent mieux défrichés, les cultivateurs plus à l'aise. Nous allons ainsi, aux trots de nos vigoureux chevaux, l'espace de trois milles. Autour et au nord-est de l'église catholique se trouvent de riches terrains d'alluvion, dont une culture intelligente a su tirer avantageusement parti. M. René Casgrain est le pasteur de ce petit troupeau, en grande partie composé de familles irlandaises. L'église est d'une construction modeste, mais elle est

propre et bien entretenue ; le presbytère, bâti en pierre, ferait honneur à plus d'une vieille paroisse. Une lourde montagne domine à l'Est. De la route, on distingue dans ses flancs la forme bien accusée, à lignes quasi architecturales, de la devanture d'un chalet suisse — mais un chalet qui serait de granit et fait d'un seul bloc. Une grande porte carrée y donne accès. Nous croyons distinguer une fenêtre sous des pendentifs de glaçons ou de neige. C'est la grotte ou la caverne de Stoneham, que nul n'a encore eu le courage de visiter. Les grottes ont toujours un esprit, un démon qui les garde ou les habite. Ici, la légende veut que ce soit une fée qui y fasse son séjour : mais fée ou dragon, on ne sait rien de ses habitudes, de ses agissements. J'aurais pourtant bien aimé entendre raconter l'enlèvement d'un enfant, qui serait revenu possesseur de merveilleux secrets ; qu'on m'eût signalé une protection manifeste étendue sur certaines fermes, sur des troupeaux, des amours favorisés, des ménages bénis, des talismans donnés contre les fléaux, les accidents, le mauvais œil, voir même contre le mal de dents, mais, hélas ! rien de rien.

J'admire l'absence de curiosité chez les habitants de l'endroit. On a bien dit que des exhalaisons méphitiques s'échappaient de la caverne, mais un feu de paille, de fagots suffirait pour purifier l'haleine du dragon et la rendre aussi bonne que celle d'une jeune fille. Et qui sait ? il y a peut-être des trésors dans cette caverne ? Tout au moins y trouverait-on des beautés naturelles dignes d'être admirées, que les curieux viendraient visiter avec intérêt. A en juger par le son de la voix qui se répète en échos prolongés, la grotte doit avoir des proportions grandioses. L'abondance des eaux sur ces hauteurs a dû y former des stalactites ou des stalagmites, qui, en l'absence de toute autre richesse, auraient encore une valeur considérable.

Notre ami, Wilbrod, imagine de lancer des fusées dans la gueule béante du monstre, au risque de décapiter la montagne sous les éclats du feu grisou ou de quelqu'autre matière inflammable. Vraiment, il est heureux que nous n'ayons pas de fusées sous la main, et que la montagne soit si haute, car il est homme à tenter l'épreuve.

Nous arrivons aux poteaux qui marquent l'entrée du chemin du lac Saint-Jean, à environ six lieues de la Jeune-Lorette. Si nous allions droit devant nous, en quelques heures nous pourrions atteindre le lac *Caché*, où M. J. C. Taché a créé un établissement. Peu de lacs des Laurentides sont aussi poissonneux et giboyeux. Une famille de castors y vit en paix et en sécurité sous la protection attentive du fermier, M. Blouin. Ces intelligents amphibiens, familiarisés avec la présence de l'homme, vaquent sans soucis, sous nos yeux, à leurs travaux, ou se livrent à de joyeux ébats.

Le chemin du lac *Saint-Jean*, cause de tant de discordes, s'ouvre à notre gauche dans une direction franc nord. Il mesure cent vingt-trois milles de longueur, de ce point à son débouché sur le lac *Saint-Jean*. Une partie seulement en a été parachevée et rendue carrossable, le reste n'est que déboisé, pour livrer passage aux voitures d'hiver.

On s'est acharné longtemps sur ce chemin, les uns voulant le faire, le poursuivre jusqu'au bout, les autres s'y refusant de

toute leur énergie. De part et d'autre, il y avait peut-être des passions ou des intérêts politiques au fond, soit à ménager, soit à démêler. Je n'ai pas à m'inquiéter de pareilles pauvretés. Je dirai ce que j'ai vu, ce que je crois être vrai, sans me soucier de ce qui pourrait s'en suivre. Guelfes et Gibelins me sont également étrangers.

Il y a peu d'années encore, ce chemin faillit être le théâtre d'un drame du dénouement le plus tragique. Madame D....., personne du meilleur monde, avait eu l'idée ou l'envie... que sais-je ? de percer la forêt d'outre en outre, depuis Stoneham jusqu'au grand lac Saint-Jean. Elle accompagnait son mari, tous deux à cheval, avec en outre deux chevaux en laisse. Par bonheur pour eux qu'ils surent choisir de bons guides ! Aux deux-tiers du chemin, notre intrépide amazone, démontée, dut se mettre à dos d'homme pour poursuivre sa route. Après si brillante chevauchée au début, elle fut bien heureuse, à la fin, de se contenter de guides. Il fallut, pendant deux jours, manger du poisson cuit à l'eau, sans sel. Ces deux jours valaient, bien sûr, autant de carêmes. Quel dommage que madame D..... ne fût pas catholique ! Mais toutes les grâces ne peuvent pas combler à la fois une même personne.

Des poteaux aux premières habitations, il y a cinq milles de chemin battu et entretenu aux frais du gouvernement. Nous suivons en voiture jusqu'au bout. A une heure de l'après-midi, nous arrivons chez M. Lachance, premier colon de l'endroit, dont le nom me paraît être une dérision en regard de sa position. Instituteur à Québec, avec un nom bien noté du département de l'Instruction Publique, M. Lachance avait lieu d'espérer de faire son chemin dans la vie, ailleurs que sur le chemin du lac Saint-Jean. Madame Lachance, elle aussi, se livrait à l'enseignement avec succès. Je ne vois vraiment pas pourquoi deux personnes, appelées à enseigner aux autres, soient allées s'enfourer ainsi dans l'oubli. Leur premier trait d'union avec la société est un chemin battu par eux, à travers la forêt, d'une longueur de cinq milles. Pour vivre, ou plutôt pour végéter, pour ne pas mourir de faim, ils font du bois qu'ils transportent sur le marché de Québec. Au-delà, il leur faut parcourir cent dix-huit milles pour arriver aux premières habitations du lac *Saint-Jean*. La demeure de M. Lachance est construite sur un tertre de peu d'élévation, que baignent les sources de la rivière Huron, un des principaux affluents de notre rivière Saint-Charles. Sa ferme, saisie entre deux rangées de montagnes escarpées semble, y être étouffée. Les bois attestent un sol assez bon : le merisier, le bouleau, l'érable, le sorbier, le frêne s'y mêlent à de nombreux cyprès. Nous trouvons M. Lachance occupé à la confection de cassots de bouleau—qui devront recevoir prochainement l'eau d'érable. Son beau-père, vieillard vénérable, enlève au couteau l'écorce d'un monceau de rondins.

—Que faites-vous donc là, père ?

—Je fais du foin, nous répondit-il, en souriant.

—Du foin ? Êtes-vous sérieux ?

—On ne peut l'être plus ; j'enlève cette écorce de cormier (sorbier) pour en nourrir nos bestiaux. Ça nous donne un peu de mal, mais encore bénissons-nous Dieu de nous avoir procuré cette ressource dans la disette du foin. Avec cela, Dieu merci ! nos vaches se soutiennent et fournissent

du lait et même du beurre autant qu'il en faut pour satisfaire aux besoins de la famille."

M. Lachance nourrit toujours l'espoir que le chemin de fer du lac *Saint-Jean* passera par le col qu'il habite. Il s'abuse sans doute : et peut-être aussi abuse-t-on de sa bonne foi. Ce brave homme mérite mieux, car en se rendant au cœur de la forêt, il avait en vue l'établissement de ses nombreux enfants, jeunes gens bien élevés, entreprenants et pleins de cœur au possible. On aurait deux fois tort en trompant tant de bonne volonté, de jeunesse et de courage, qui pourraient si bien être mis à profit ailleurs, sur d'autres parties autrement fertiles du sol de notre pays ; on aurait tort vis-à-vis la famille ou l'individu, on aurait tort ensuite vis-à-vis la patrie, à qui nous devons compte de la sage distribution de nos forces.

* *

Jusqu'ici, nous n'avons fait qu'une promenade, toujours en voiture, et à moins de dix lieues de Québec ; notre excursion commence chez Lachance. Peut-on désirer meilleurs auspices ?

Nous allons au *Lac des Neiges* ; c'est entendu entre nous, Wilbrod, Paul et moi ; c'est également convenu avec Pître, notre guide, notre porteur, notre cuisinier. Pître est une trinité qui nous sera propice de toute façon.

Trente-deux milles de trajet à faire, soit à pied dans soulier, soit à pied dans soulier sur raquette ! cela vaut la peine d'y penser à deux fois.

Mes amis, Paul et Wilbrod, ne s'en inquiètent guère—mais pour moi, qui suis de pâte plus molle, énérvé par la fétide atmosphère des bureaux de l'Assemblée Législative, je compte sur mon énergie plutôt que sur ma force physique pour arriver au but.

Nous sommes donc trois francs compagnons, Wilbrod, Paul et moi, avec un porteur, franc de collier, plein de bonne volonté, Pître Sioui, qui connaît le chemin de la forêt aussi bien que celui de sa couchette (et il est jeune marié), qui vous tourne une crêpe ou vous brûle un civet aussi bien que *Victor*, de la maison de France, et qui, de plus, ne se plaindra pas d'avoir cent ou cent vingt-cinq livres à traîner derrière lui tout le long du jour.

Wilbrod avait son traîneau chargé de cinquante livres, Paul avait aussi le sien, chargé de soixante à soixante-quinze livres ; il ne me restait, à moi, que le fusil à porter.

J'en avais quasi honte ; mais Paul me dit :

—Laisse faire un peu ; tu porteras plus tard ce que tu pourras porter."

Le soir, nous fîmes coucher à cinq milles de chez Lachance, dans un campement construit par le gouvernement, habité, pendant plusieurs années, par un M. Huppé, un vieux garçon, et aujourd'hui occupé par deux jeunes gens du lac *Saint-Jean*, deux frères du nom de Fournier, qui se sont faits trappeurs, en attendant mieux, et qui nous accordent une fraternelle hospitalité. Ils avaient peu de choses à nous offrir, mais ils y mettaient du cœur, et cela nous suffisait pour le moment. Leur cabane, leur poêle, du bois pour nous chauffer et préparer notre popote, quelques branches de sapin pour nous servir de lit, il ne nous fallait pas davantage, et tout cela nous fut généreusement fourni par